# Le renouveau de la peinture à l'époque contemporaine

• • •

## La donation Pierre et Colette Soulages

Riche de vingt toiles réparties sur une cinquantaine d'années, de 1951 à 2005, la donation de Pierre et Colette Soulages au musée Fabre de Montpellier constitue un ensemble unique au monde qui, s'appuyant sur des œuvres exemplaires, donne à voir une œuvre essentielle pour l'art français du XXe siècle et la peinture en général.

Selon la volonté du peintre, les deux salles qui lui sont consacrées ne sont pas ordonnées chronologiquement : « Je ne crois pas qu'une lecture linéaire soit valable en ce qui me concerne, car elle correspond davantage à un parcours ou à un évolution conduite rationnellement. Ce n'est pas mon cas : le tableau que je peins découle peut-être du précédent mais pas de façon systématique. Je travaille sans plan préétabli, ce n'est pas la toile que je viens de peindre qui me renseigne sur ce que je vais faire après »[1]. Cependant, l'accrochage met en présence des tableaux qui se répondent, dans une œuvre qui progresse par boucles. Une phrase d'André Malraux, prononcée lors de la première rétrospective de l'artiste en 1967 au musée national d'art moderne, donne la clef de cette présentation : « Dans l'œuvre de tout artiste, il y a un tableau qui revient sans cesse, sous une forme différente, et ce tableau est très souvent la chose la plus significative de la démarche du peintre »[2].

Peu de choses sont nécessaires pour apprécier l'œuvre de Pierre Soulages, qui a toujours été hostile à toute interprétation de l'œuvre d'art. Anticipant sur *L'œuvre ouverte* de Umberto Eco (1962), il écrit : « Une peinture est une organisation, un ensemble de relations entre des formes (lignes, surfaces colorées) sur lequel viennent se faire et se défaire les sens qu'on lui prête »[3]. Quelques années plus tard, il précise : « C'est le public seul qui décide de sa signification : telle est la liberté du spectateur ». Aussi, on se bornera à donner pour guide quelques clefs biographiques qui éclairent les sources de l'œuvre et la personnalité de l'artiste.

## Les origines

Né un 24 décembre, Pierre Soulages est orphelin de père dès l'âge de cinq ans. De son enfance à Rodez, plusieurs faits semblent signifiants au regard de l'œuvre qui va suivre. De sa prédilection pour le noir, on retiendra qu'une tache de goudron, sur le mur faisant face à sa chambre a marqué sa mémoire. De son intérêt pour les outils, qu'il invente ou réemploie, on saura que de nombreux artisans, bottier, imprimeur, forgeron avaient leur atelier dans sa rue. De sa capacité à travailler la lumière, on se rappellera un « paysage de neige » dessiné au fusain le plus noir.

Ce que l'on appelle en général la formation artistique, prend chez Pierre Soulages une forme toute particulière. Aucune visite de musée dans son enfance, mais pour tout bagage de rares images issues du Petit Larousse, une reproduction d'un lavis de Claude Gellée et d'une encre de Rembrandt, que complètent les cours de dessin au lycée. Une visite scolaire faite à l'âge de 12 ou 13 ans dans l'abbaye de Conques, celle là même dont il devait, un demi siècle plus tard, réaliser les vitraux, décide de sa vocation pour les arts. Monté à Paris en 1938 pour préparer le professorat de dessin, il s'inscrit au cours de René Jaudon (1889-1968), peintre originaire de Marvejols qui l'encourage à tenter le concours de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, où il est admis l'année suivante. Il déserte aussitôt, comprenant que l'enseignement, encore très académique, ne correspond en rien à ses attentes. De retour à Rodez, il achève son baccalauréat, est mobilisé de 1939 à 1941, persiste dans sa volonté d'être professeur de dessin et s'inscrit à la préparation de l'Ecole des beaux-arts de Montpellier. C'est le début d'une relation toute particulière avec cette ville. Il y rencontre Colette Llaurens, élève de l'école des beaux-arts, épousée en 1942, qui reste la compagne de toute une vie. C'est aussi l'accès à un ensemble de ressources dont il n'a jamais disposé : la bibliothèque de l'école où il dévore les livres d'art, mais surtout le musée Fabre, où il peut fréquenter à loisir les Zurbaran, Campana, Poussin, Courbet. C'est encore une terre, dans laquelle il s'enracine par le travail : pour échapper au Service du Travail Obligatoire, il devient, sous une fausse



* Un astérisque signifie que l'œuvre mentionnée fait partie de l'accrochage de la salle

identité, régisseur de deux domaines viticoles, de 1942 à 1945. C'est enfin la rencontre avec l'écrivain et poète Joseph Delteil (1894-1978), figure anticonformiste de la littérature française qui, après avoir rompu avec le mouvement surréaliste, s'est installé à la Tuilerie de Massane, près de Montpellier, où il mène une vie de paysan-écrivain. Dans les années qui suivent, et jusqu'à la construction de la maison de Sète en 1960, Pierre et Colette Soulages feront de fréquents séjours à Montpellier.

## Les débuts

Dans la précarité et les incertitudes de l'après-guerre, il faut attendre 1946 pour que Pierre Soulages prenne la décision de se consacrer totalement à la peinture et de s'installer à Paris. Les premières toiles qu'il y réalise sont abstraites, sombres, faites de plages colorées aux couleurs rompues, de larges traces noires et droites, de lignes fines et claires parfois obtenues par grattage : tout un système est déjà en place, qui donne à voir en même temps un espace, une forme construite, une lumière dont la rareté fait l'intensité, un format investi jusqu'à ses limites. Le premier contact parisien de Pierre Soulages est le peintre allemand Francis Bott (1904-1998), qui avait pendant la guerre rejoint le mouvement de résistance dans le sud et exposé à Montpellier sous pseudonyme. De cette rencontre en découlent beaucoup d'autres, dont Henri Goetz, Christine Boumeester, qui conseillent à Pierre Soulages de participer au Salon des Surindépendants en octobre 1947. Cette participation, qui constitue la première exposition de Pierre Soulages, attire sur lui l'attention de Francis Picabia et de Hans Hartung. Petit à petit se dessine une famille artistique, des peintres abstraits parfois issus du Surréalisme, qui fait une large place à ce nouveau venu dont la peinture impressionne.

Pierre Soulages n'est cependant réductible à aucun mouvement, et poursuit une voie qu'il découvre lui même à chaque pas, guidée par la rigueur et la volonté de ne rien fonder que de solide et de durable. En 1947, il rompt avec tout ce qui fait la peinture traditionnelle « ses techniques (térébenthine, couleurs fines broyées à l'huile, siccatif, glacis, etc.) et ses petits pinceaux luxueux réservés aux artistes peintres (...). J'avais un recul devant ces outils, un mouvement de retrait –comme devant l'idée d'artiste à laquelle ils renvoyaient. Un jour, [j'ai] acheté des brosses de peintre en bâtiment, en soie ordinaire, très larges, conçues tout autrement (...) C'est un matériel qui implique d'autres matières, d'autres gestes que ceux de la peinture traditionnelle. (...) Comme un peintre en bâtiment, je souhaitais travailler avec une masse de peinture déjà prête. J'ai eu envie de me servir de grande jarres de peinture, et c'est ainsi qu'en 1947 j'ai choisi le brou de noix ». Ce choix de revenir à des outils et techniques artisanales, sinon « primitives », n'est pas motivé que par des raisons économiques : il dit la volonté du peintre de rejeter toute affectation, de construire une pratique qui lui est propre et qu'il contrôle totalement. Dans le même esprit, il réalise à Montpellier au cours de l'été 1948 trois peintures au goudron sur verre : matériaux d'usage pauvre, utilisés pour les serres, les toits. Ces œuvres, aujourd'hui en dépôt au musée d'art moderne de Saint Etienne, apparaissent comme prophétiques d'autres œuvres radicales qui naîtront vingt années plus tard. Ainsi sont mis en place les fondements d'un travail qui se déploie désormais en totale autonomie et connaît, grâce à l'acuité de certains grands conservateurs, une diffusion immédiate. James Johnson Sweeney, alors au Museum of Modern Art, et bientôt directeur du Guggenheim Museum vient dans l'atelier de Pierre Soulages fin 1948, lui ouvre les portes des musées américains et de grands marchands tels Sidney Janis ou Samuel Kootz qui lui consacrent plusieurs expositions personnelles. En France, Pierre-André Farcy lui achète pour le musée de Grenoble *Peinture 146 x 97 cm*, 1949 première œuvre à rentrer dans une collection publique française. La galerie Lydia Conti organise sa première exposition personnelle à Paris en 1949, suivie par la galerie Louis Carré, avant que le peintre n'entre à la Galerie de France en 1956. Au milieu des années 50, la peinture de Pierre Soulages est présente dans le monde entier, et occupe une place prépondérante sur la scène française.

76,5 x 45,5, 1948-3
*Goudron sur verre*
Musée d'art moderne, Saint-Étienne
Droits réservés

1. Daniel Abadie, Sylvia Lorant, « Enquête sur le cadre » in *Le cadre et le socle dans l'art du xxe siècle*, université de Bourgogne, Paris, MNAM, 1987, p. 143.

2. Daniel Abadie, Sylvia Lorant, *ibid.*, p. 144.

3. *Französische abstrakte Malerei*, catalogue de l'exposition, 1948, Stuttgart.

4. « L'art et le climat visuel contemporain », enquête de Yvon Taillandier, catalogue du Salon de mai, Paris, 1951, p.1.